





# Francesca

Virginie Paquier

ISBN : 979 10 359 6734 5

© Virginie Paquier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du Même Auteur :

**L'ENVERS DES CORPS**, Roman

**CODE TATTOO**, Roman

**OFFRE LOGEMENT CONTRE MENUS SERVICES**, 3 volumes, Roman

(Traduit en Anglais sous le titre : **Laura and Mr Solis**)

**LA JOLIE VIE DE MELANIE**, Roman

**DEUXIEME ETAGE, RAYON HOMMES**, Roman

**LE DERNIER FACTEUR**, Roman

**C'EST COMME CA, PAPA !**, Roman

**L'ATELIER DES CŒURS EGARES**, Roman

**PAGE BLANCHE**, Roman

**L'AFFAIRE LEClOU**, Roman (enquête Leclou 1)

**LE SOIGNEUR D'ARBRES**, Roman (enquête Leclou 2)

**LE CHANT DE LA BAIE**, Roman (enquête Leclou 3)

**AVANT QU'IL N'EN RESTE RIEN**, Roman (enquête Leclou 4)

**CEUX DE L'UBAC**, Roman (enquête Leclou 5)

**OU SCINTILLENENT LES ROCHES**, Roman (enquête Leclou 6)

**UNE FORMULE VRAIMENT MAGIQUE**, Roman (enquête Leclou 7)

**LE JEU DE LA ROSE**, Roman (enquête Leclou 8)

**LA LEGERETE DU COEUR**, Roman



## PROLOGUE

Maman était encore scotchée devant la télé, il était presque minuit et demie. Sur l'écran, Francesca, dans sa voiture, aux côtés de son mari, regardait de l'autre côté de la rue Robert, qui la fixait avec une expression d'espoir déchirante, alors que la pluie tombait à torrents. Et maman pleurait, comme d'habitude.

Habitée à cette réaction devant son film préféré, *Sur la route de Madison*, qu'elle avait dû voir une bonne trentaine de fois, je passai discrètement derrière elle et allai me servir un verre de lait à la cuisine. Je savais qu'il ne fallait surtout pas la déranger lorsqu'elle regardait son film, surtout pas à ce moment-là, quand Francesca avance sa main vers le loquet de la portière, commence à le tourner, puis décide de ne pas ouvrir, et de ne pas partir avec Robert. Moi aussi, je l'avais vu plusieurs fois, le film. Parfois, lorsque je n'arrivais pas à dormir, je descendais quelques marches de l'escalier

qui menait des chambres au salon, et je m'asseyais là, sans faire de bruit, pour voir. Qu'est-ce que maman pouvait trouver de si merveilleux dans cette histoire monotone et ennuyeuse ? Je ne le comprenais pas du tout. Mais moi, je regardais maman qui regardait la télé, et c'était ça, qui était merveilleux. De là où j'étais, je voyais son regard humide, sa bouche entrouverte, son cou parcouru de hoquets de déglutition émus, son front qui bougeait lorsque ses sourcils se relevaient un peu, au milieu. De temps en temps, elle portait ses mains à ses lèvres, les pressant comme si elle voulait s'empêcher de gémir. C'était là qu'était le spectacle, le vrai.



# CHAPITRE 1

Maman n'était pas d'origine italienne, elle, mais espagnole. Elle portait le joli prénom d'Amanda. J'aimais beaucoup ce prénom. Une amande, c'est doux, c'est élégant, c'est raffiné. Ma sœur et moi, nous portions des prénoms beaucoup plus communs ; Clarisse et Solène. Hormis ce problème d'insomnie, qui inquiétait mes parents mais pas le docteur, persuadé que cela se réglerait tout seul lorsque la puberté serait terminée, je peux dire que notre vie était plutôt agréable. Papa travaillait dans un bureau, au service après-vente d'un grand magasin, et maman à mi-temps chez un notaire, à quelques rues de chez nous. Cela lui permettait d'être disponible pour ma sœur et moi, de nous conduire à nos activités, et de nous préparer de bons petits plats que papa appréciait beaucoup lorsqu'il rentrait, souvent tard. Les jours de repos, ils s'occupaient de la maison, et du jardin, pour que les

voisins soient contents, parce que le quartier était bien tenu et devait le rester. Mes amis habitaient dans les environs, je les voyais souvent, et le dimanche, nous allions chez nos grands-parents pour déjeuner, les uns et les autres, à tour de rôle. Papa disait souvent que c'était la belle vie pour nous, et qu'on avait de la chance.

Je comparais souvent avec d'autres familles que je connaissais, des voisins, des amis, et je me disais qu'on avait tous de la chance, sauf peut-être ma copine Charline, parce que son père venait de perdre son travail, et qu'ils ne pouvaient plus payer leur maison. Ils allaient devoir la vendre, et déménager dans un quartier moins cher, moins joli, et sa mère devait chercher du travail, elle qui n'avait jamais travaillé. Charline disait qu'elle ne pourrait plus aller à la danse le mercredi, ni en vacances dans le sud, et que sa vie allait devenir triste. Cela me faisait un peu peur, parce que je n'avais jamais imaginé que c'était possible, et je me demandais, sans oser poser la question, si papa et maman pouvaient eux aussi perdre leur travail, comme ça, d'un coup. Comme on perd ses clés. Après avoir cherché des renseignements un peu partout, sans rien dire, j'avais vu que ça arrivait assez souvent, ce genre de chose, et que des familles se trouvaient ainsi éclatées, subitement, à cause de la perte d'un emploi, ou d'une maladie grave, ou d'autres raisons. C'était vraiment très effrayant, j'en faisais des cauchemars, nuit après nuit, lorsque j'arrivais enfin à m'endormir. J'imaginais que le magasin où travaillait papa fermait,

qu'il se retrouvait au chômage, et que nous aussi, avec ma sœur et ma mère, nous étions obligés d'aller habiter ailleurs et de faire des économies sur tout. Je rêvais que je ne portais plus que des vêtements détendus et usés, des chaussures sales et abîmées, et que tout le monde au collège se moquait de moi.

Avec ma sœur, Clarisse, nous nous entendions bien. Elle était très protectrice avec moi, elle avait trois ans de plus. Si quelqu'un m'embêtait au collège, elle rappiquait, et elle s'arrangeait pour lui faire comprendre qu'il avait intérêt à me laisser tranquille, sinon, elle enverrait son pote *Ceaucescu* pour le corriger. Elle y allait un peu fort, mais elle ne mentait pas tout à fait. Papa avait effectivement un ami, un collègue de travail avec qui il s'entendait bien et qui passait souvent à la maison boire un coup, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Nicolae Ceaucescu. Son visage était vraiment le même, et avec ses cheveux fournis et ondulés et ses lèvres épaisses, on avait l'impression de le voir, comme dans les livres d'histoire. Bien sûr, il entendait depuis longtemps qu'on lui prêtait cette ressemblance, même si les gens osaient rarement lui dire en face, et cela ne lui faisait pas plaisir. D'autant plus qu'il n'y avait pas plus gentil que lui, en tout cas, c'est ce qu'il disait. Mais à force, il ne voulait plus s'y attarder, ni faire des efforts pour masquer cette similitude. Alors il laissait faire et lorsque quelqu'un se retournait sur son passage, avec cet air étonné et presque accusateur –comme s'il y était pour quelque chose, dans les crimes perpétrés par

l'homme d'Etat roumain-, il faisait juste un grand sourire et continuait son chemin. Malgré ça, papa continuait de l'appeler *Ceaucescu*, à la maison, juste pour montrer qu'entre eux, il n'y avait pas de tabou ni de malaise, qu'on pouvait tout se dire et en rire. Je ne me souviens même plus de son vrai nom. Tout de même, maman avait décidé, afin de « rétablir l'équilibre du bien et du mal dans notre demeure », comme elle avait dit, de rebaptiser notre vieux chien Picole –prénommé initialement ainsi en souvenir d'une tante morte d'un cancer du foie- du nom d'Emelka (M.L.K.), en référence à Martin Luther King. Elle disait qu'on ne pouvait pas vivre dans un foyer infesté, et qu'il était plus prudent d'avoir l'antidote sous la main en permanence. Le changement avait été officialisé aisément un soir, devant un petit gâteau de fête, après avoir fait le constat que les visites de *Ceaucescu* se régularisaient et qu'il fallait faire quelque chose. Le pauvre chien étant déjà atteint d'une surdité importante, il ne réagissait plus guère qu'aux gestes, et encore fallait-il qu'ils soient très amples car sa vue baissait également. La modification ne le perturba donc pas beaucoup.

Clarisse était meilleure élève que moi, qui manquais souvent bien trop de sommeil pour pouvoir suivre les cours sans m'endormir en classe. Elle faisait la fierté de papa et maman, qui la félicitaient beaucoup pour ses bulletins, s'empressant ensuite de me dire que je n'y étais pour rien si je dormais mal, et que ça s'arrangerait un jour pour moi, comme le docteur l'affirmait.

J'attendais donc ce jour, en regardant maman pleurer devant son film. Papa, lui, était couché depuis longtemps et dormait comme un loir, car son travail le fatiguait toujours beaucoup. Mes nuits, du coup, étaient presque aussi longues que mes journées, pendant lesquelles je dormais par intermittence, et leur ressemblaient, son et lumière exceptés. Dans une obscurité plus ou moins profonde, j'errais dans la maison, en m'inventant des histoires de fantômes qui ne me faisaient plus peur puisque c'était moi qui jouais le rôle principal du fantôme en chef, avec ma longue chemise de nuit blanche et ma figure pâle. Emelka ne réagissait plus lorsque je passais devant lui, habitué à me voir déambuler. D'autres fois, je dessinais dans la cuisine en buvant du lait parce que ça fait dormir, soi-disant. Surtout des animaux, des zèbres, des girafes, que je coloriais ensuite et que j'accrochais partout aux murs, sur le frigo, sur les portes de placard, ce qui faisait que la cuisine ressemblait au matin à un zoo. Parfois c'étaient des oiseaux uniquement, ou des fleurs. Ou bien je restais allongée sur le canapé, et je regardais le plafond, ou je jouais à viser des objets avec une lampe torche, jusqu'à ce que je m'ennuie tellement que je retournais me coucher, pour m'endormir deux heures avant la sonnerie du réveil.

Ma grand-mère, la mère de papa, était malade. Elle était atteinte d'Alzheimer, qu'on lui avait diagnostiqué deux ans auparavant. Elle pouvait encore rester chez elle, car mon grand-père était assez en forme pour s'occuper d'elle et la maladie était à un stade vivable,

mais de plus en plus souvent, elle perdait la mémoire et elle oubliait même parfois nos prénoms. Lorsque cela se produisait, il m'arrivait de m'en inventer un autre, comme ça, le temps de son absence de mémoire. Je lui affirmais alors que je m'appelais Alba, ou Ambre, que je trouvais infiniment plus précieux que Solène. Elle paraissait alors surprise et ne comprenait pas pourquoi cela ne lui disait rien du tout. Une fois, comme nous n'étions que toutes les deux, j'inventai même que j'étais en avance à l'école, que j'avais sauté deux classes, et que je voulais devenir éthologue, pour partir étudier les animaux sauvages sur toute la planète. Elle avait ouvert de grands yeux admiratifs et formé un « o » avec sa bouche, tellement long que j'avais rattrapé d'un coup toutes les mauvaises appréciations sur mon travail que je recevais en classe depuis l'école primaire. Ma grand-mère, c'était pour moi l'assurance d'avoir accès à une vie idéale -et à chaque fois une nouvelle-, en quelques minutes. En réalité, je ne savais pas vraiment quel métier m'intéressait, ni ce que j'allais faire de ma vie, mais je me disais que si je continuais à ne pas dormir, je pourrais sans doute être un bon veilleur de nuit, barmaid, croupier ou réceptionniste d'hôtel. *Ceaucecu* trouvait que je ressemblais à une actrice de cinéma, une certaine Marie Trintignant, et qu'il m'aurait bien vue dans ce domaine-là parce que j'étais d'apparence « éthérée ». Lorsqu'elle avait entendu ça, maman avait crié et demandé à l'ami de papa de garder ses références pour lui, merci bien. J'avais donc vite cherché qui était Marie Trintignant, et c'est vrai que